1

Quand on était gamins, Grand-pa nous emmenait parfois sur la *mesa**, au-dessus de Santa Arena. On y montait après le travail, au moment où la chaleur devenait presque supportable. Il se calait quelques bouteilles de bière au fond des poches et prenait son bâton pour casser le cou des crotales qui se mettaient en chasse à la fin du jour.

Lui, il marchait pieds nus, comme il l'avait toujours fait, mais Guillermo et moi, on le suivait avec les chaussures que M'man récupérait en ville, les jours de marché. Ces matins-là, on l'entendait se lever bien avant l'aube. Elle descendait fouiller les poubelles des beaux quartiers avant le passage des camions et s'installait ensuite sur la

* Plateau.

place pour vendre les quelques légumes que le père s'échinait à cultiver. Toutes les femmes de paysans faisaient la même chose, la concurrence était rude et, plus d'une fois, elle nous est revenue avec des traces de coups. Quant aux chaussures, elles n'étaient jamais à la bonne taille. Parfois trop petites, d'autres fois trop grandes, c'était selon, mais M'man ne voulait rien entendre et nous obligeait à les porter.

– Y a que les pauvres qu'ont pas de chaussures. Et je veux que personne puisse dire que vous êtes des gosses de pauvres !

C'est pour ça aussi qu'elle nous envoyait à l'école de la mission alors que la plupart des gamins de notre âge aidaient leurs parents aux champs.

Quand on partait avec Grand-pa, elle nous surveillait de loin pour s'assurer qu'on gardait bien les chaussures aux pieds, mais à peine hors de vue, on les suspendait à notre cou. Ça allait mieux comme ça. On grimpait dans la caillasse, étourdis par la chaleur qui s'élevait des roches. De temps à autre, le bâton du vieux s'abattait sur le sol et, avec mon frère, on se précipitait, le temps de voir le crotale se tortiller comme un beignet qu'on plonge dans la friture. Si c'était un gros, Grand-pa

se contentait de l'achever, mais quand c'était un petit, il s'agenouillait, sortait son couteau et lui tranchait la tête.

– On se le fera griller là-haut, grommelait-il en enfournant le serpent tout sanguinolent dans une des innombrables poches de sa veste. Il n'y a rien de meilleur.

Grand-pa, c'était le roi des poches. Il en avait pour tout : les bouts de ficelle, les graines, son briquet, son couteau, ses bières, son tabac… Le tissu tout élimé de sa veste disparaissait sous l'épaisseur de celles qu'il cousait lui-même avec la toile des sacs à haricots. Elles étaient en permanence gonflées de tout un tas de trucs sauf celle qu'il réservait à l'argent. Celle-là, je l'ai toujours connue plate comme une feuille de papier à cigarette. En quatre-vingts ans de vie, Grand-pa n'a jamais trouvé de quoi la faire grossir.

On arrivait sur la crête au moment où la nuit s'installait. Le vieux se roulait alors une cigarette, il s'asseyait sur un rocher – toujours le même – et regardait droit devant lui, face au nord. De l'autre côté de la frontière.

Avec Guillermo, on se mettait à ses pieds et on attendait que le spectacle commence. Les chauves-souris nous frôlaient, le ciel virait au noir profond

et très loin, bien au-delà du désert, les villes des *ranjeros** s'illuminaient. Elles resplendissaient comme d'immenses corbeilles de diamants. L'horizon ruisselait de lumières, bien plus que la lune et toutes les étoiles réunies et, le long des autoroutes, les phares des voitures clignotaient en d'interminables colliers de pierres précieuses. La nuit palpitait de couleurs… Belle comme un rêve.

– Regarde, Adriana, disait Grand-pa en soufflant la fumée de sa cigarette, c'est le cœur de la richesse qui bat là-bas, au pays des ranjeros. Les toits de leurs maisons sont en or et leurs rues sont pavées d'argent… On raconte que, chez eux, les hommes gagnent en un jour ce que personne ne gagne ici en une vie… Et leurs femmes se baignent dans des rivières de parfums.

Le bout de sa cigarette brillait dans l'obscurité.

– C'est à peine si on peut imaginer tout ça, nous autres !

– Tu y es déjà allé ?

– Ouaip… Une fois.

– Alors t'as vu les toits en or ?

– Non. Je ne suis pas allé assez loin. J'avais à

* Abréviation de *extranjeros* : les étrangers.

peine passé la frontière que leurs policiers m'ont pris et m'ont ramené ici.

– T'avais pas le droit d'y aller ?

– Ouaip… Pas le droit… Et puis j'ai pas une tête de riche.

– C'est quoi, une tête de riche ?

– Une fois, à Tijuales, j'ai vu une femme rousse comme de l'or, une ranjera, avec une peau si blanche et si fine qu'on aurait dit la Sainte Vierge en personne. Tout le monde se taisait à son passage, les hommes comme les femmes. Ses yeux étaient verts… Verts comme des dollars !

– Comme des dollars, répétait Guillermo, les pupilles écarquillées.

Moi, je ne disais pas un mot. J'essayais juste d'imaginer la femme aux yeux verts. Avec des yeux pareils, il devait suffire de regarder le monde pour le transformer en or.

Grand-pa débouchait sa première bouteille de bière, en buvait deux ou trois lampées et allumait un feu de bois mort. Il enfilait ensuite les crotales sur des tiges d'acacia et les mettait à griller sur les braises. Il nous laissait toujours boire quelques gorgées et, la tête un peu partie, on grignotait des rondelles de serpent brûlantes, les yeux fixés sur